

CHRIST comme JARDINIER

Du jardin d'Éden au jardin de la résurrection

Stephan Stockmar

« *Tout un chacun est autorisé à procéder à un changement de soi dans le jardin du Roi.* » Ainsi est-il à lire, aujourd'hui encore, sur une inscription lapidaire de 1777, sur le mur près de l'entrée du grand jardin de la Maison seigneuriale de Hanovre. S'ensuit une énumération de ce qui est interdit... aux gens du tiers état sous peine corporelle. »

Se mettre à changer : le jardin est depuis toujours un lieu du changement et du développement, et certes au double sens du terme. Ici l'être humain cultive la nature d'une façon très intime et protège cette culture par une clôture de la vie sauvage extérieure. Par une participation très active aux événements naturels, au devenir et au dépérir dans l'alternance saisonnière, il « éduque » les plantes (et les animaux) et se procure de ce fait son fondement vital. À cette occasion, il se laisse aussi toucher de son côté par la nature : il observe le temps qu'il fait, écoute attentivement le chant des oiseaux, se réjouit des fleurs, de leurs couleurs, de leurs parfums, laisse couler la terre meuble entre ses doigts — tous ses sens sont engagés lorsqu'il relie un pan de sa vie au travail à, et avec, la nature. Il ne veille donc pas seulement à son bien-être, à cette occasion, il assume aussi une responsabilité et s'engage pour les actions sensibles et morales de la nature dans son jardin — et donc à faire aussi des changements en vue de cela.

C'est dans un Jardin que l'histoire de l'humanité a débuté. Et de jardins ou bien de situations qui tiennent au jardin, il en fut sans cesse question — que ce soient des situations, où Noé et son arche trouvèrent un refuge, du « jardin clos et secret » de l'âme, chanté dans le cantique de Salomon, ou bien des deux jardins qui encadrent aussi l'Événement de Pâques. Même la nouvelle Jérusalem de l'Apocalypse a la structure d'un jardin, dont les douze portes se trouvent ouvertes à tous. Ce n'est guère un but abstrait à la fin des temps, au contraire, cela agit plutôt concrètement à partir de l'avenir jusqu'au sein même de l'évolution actuelle.

Le première rencontre avec le Ressuscité, au matin de Pâques, se produit aussi dans un jardin. — Après la remarquable course des deux disciples, Pierre et Jean, au [/à] tombeau [ouvert, *ndt*], suite à la nouvelle de Marie-Madeleine, celle-ci demeure là, dans le jardin avec tout son chagrin. Par deux fois, on lui demande : *Femme, pourquoi pleures-tu ?* » (Jean 20, 13+15)¹, tout d'abord par les Anges, qu'elle aperçoit dans le caveau vide, puis après s'être retournée, « en arrière », par Celui qu'elle prit d'abord pour le jardinier. En recherchant le défunt, elle n'a encore aucun autre concept pour celui qui fit ses adieux à ses disciples par ces mots : « Je suis le vrai cep de vigne [dont mon Père est le Vigneron, *ndt*] » (Jean 15,1)² et qui à présent, là où il est apparu dans la sphère du vivant, remplace — son Père — le Vigneron primordial. Par surcroît il est aussi, en tant que jardinier apparaissant, celui qui a fait disparaître le cadavre (*fortgeschafft*). Seulement au moment où celui-ci appelle Marie-Madeleine par son nom et qu'elle se retourne une fois encore³, elle le reconnaît et lui dit « Rabbouni ! — mon maître » (Jean 20, 16). De ce fait, qui fait de Lui le jardinier de son âme à elle, qui vient de traverser une profonde douleur par la perte et l'impuissance eu égard à ce tombeau vide.

À cet endroit, ce que peut vouloir dire « entreprendre un changement » devient évident : l'activité dont il s'agit ici n'est en aucun cas intentionnelle, au contraire, c'est celle de-s'y-préparer en passant par le don de soi et la compassion. Ainsi Marie-Madeleine fut bel et bien aussi la seule et unique qui réalisa en son cœur l'annonce de la mort de Jésus qu'elle avait oint, en préliminaire, par la coûteuse essence de nard (Jean 12, 17).

Christ, le « bon berger » qui appelle les « brebis qui lui appartiennent par leur nom » (Jean 10, 3), est à présent aussi le Seigneur d'un nouveau jardin d'Éden, que la totalité des êtres humains habitant une Terre organisée peut devenir.⁴ — Le fait que cette image archétype d'une rencontre d'être-à-être ait lieu dans un jardin, cela n'est pas fortuit !

1 Traduction de Elsbeth Weymann : *Wege im Buche der Bücher [Cheminelements dans le Livre des livres], Textes choisis originaux de la Bible — Traduction et interprétation nouvelles*, Stuttgart 2011.

2 Pour le Nouveau Testament, sauf indication contraire, je suis la traduction de Heinrich Ogilvie, Stuttgart 2001.

3 Au sujet du double retournement, voir Elsbeth Weymann, à l'endroit cité précédemment & Patrick Roth : *Magdalena am Grab [Marie-Madeleine au tombeau]*, Francfort-sur-le-Main, Leipzig 2003.

[Les pleurs de Marie-Madeleine sont si bien connus qu'ils vinrent jusqu'à chez nous, très précisément à Marseille (là où il y a un grand druide-savant sachant) et que par la peuple de France répandit l'expression de « pleurer comme une Madeleine », *ndt*]

4 Voir : Ez 35, 33-36.

Donner un nom

Appeler l'être par son nom — ce fut la première mission culturelle donnée à l'être humain, que Dieu fabriqua « à partir de la poussière du sol arable » — en hébreu : *ādāmāh*, et donc de terre cultivable [remplie d'humus qui est humble. *ndt*] ⁵ — qu'il avait placé dans un jardin planté, l'Éden (= délice) « à l'Est » (**Gen 2**, 4 et suiv.). Afin que l'être humain n'y reste pas solitaire, « le Seigneur-Dieu forma tous les animaux du sol arable et tous les oiseaux du ciel et les apporta à l'être humain pour voir comment il les nommerait et ainsi ceux-ci durent-ils s'appeler totalement de la manière dont l'être humain les désignerait comme des êtres vivants ». ⁶ Par la dénomination de ce qui est né de Dieu, l'être humain se rend familier de son environnement et parfait dans le même temps la création divine, au travers de laquelle son Créateur même gagne un nouveau regard sur celle-ci au travers de l'œil de sa créature. — Qu'est-ce qui qualifie l'être humain pour qu'à ce moment-là, il n'ait pas encore mangé de l'arbre de la connaissance ? Une reconnaissance se trouve-t-elle peut-être à la base de la dénomination de ce qu'il porte en lui, à l'instar d'un large spectre de possibilités et de facultés de vies d'âmes et qui à présent, s'étale devant lui dans la multiplicité des animaux qui viennent à sa rencontre ? ⁷

Avec la dénomination s'accomplit donc un premier face-à-face de l'homme avec le monde, une disjonction, raison à cause de laquelle [il ne rencontra] « aucune aide à sa mesure » (**Gen 2**, 20). Et ainsi il advint, après qu'à partir, de sa propre côte, la femme fut créée, telle une auxiliaire de sa propre espèce — par surcroît ce qu'on nomme communément le péché originel — Or Friedrich Schiller le caractérise comme « le plus heureux et le plus grand événement dans l'histoire de l'être humain » ⁸ — et pour celle de l'expulsion.

Alors seulement le jardin primordial Éden, le « pays de l'opulence » ⁹, reçut dès lors une protection, le démarquant et lui donnant son nom, au sens originel du terme : Paradis (du perse *Pairadaezū* : enceinte ou bien closture (clôture) murée d'un lieu ; dans le Genèse, il est désormais question d'un jardin d'Éden qui ne doit plus être foulé par des « gens du commun » que sont désormais devenus Adam et Ève : Dieu fait même garder l'entrée de son jardin, avec l'Arbre de la vie encore vierge, par un chérubin armé d'un glaive flamboyant. ¹⁰

À présent l'être humain [et donc les deux : homme et femme, *ndt*] est entièrement renvoyé aux travaux de ses mains et doit, de son côté, protéger la culture acquise d'une haute lutte contre la détresse, la maladie et la mort contre la sauvage nature — par des tentes, des murs et autres lieux clôturés ou munis d'une enceinte protectrice où l'on peut vivre en paix (*Umfriedung*). Un second jardin prend dès lors naissance, comme une création propre à l'être humain, alors que le premier, le Paradis — dont l'accès verrouillé lui est interdit — devient un lieu de nostalgie ardente et de promesse.

Dans le même temps, l'appel de son nom adressé à Marie-Madeleine par le Ressuscité renvoie au futur. On doit bel et bien partir du fait qu'elle est [au nombre de ceux qui adhèrent] à Celui qui a été distingué dans l'Apocalypse comme le « triomphateur », Celui qui dit de Lui : « J'étais mort et voyez, vivant Je suis, de ronde en ronde du temps » (**Apo [Rév.] 1**, 18) « À ce triomphateur, je donnerai à manger de l'Arbre de la vie qui se trouve au Paradis de Dieu » (**Apo [Rév.] 2**, 7, et « jamais je n'éteindrai son nom du Livre de la vie [parce que dans ce livre c'est aussi un nom de lumière qui est inscrit, *ndt*) et je confesserai son nom en présence de mon Père et de ses Anges (**Apo [Rév.] 3**, 5). ¹¹ Comme déjà à la rencontre de Marie-Madeleine avec le Ressuscité, l'être humain n'est plus celui qui donne un nom, il est nommé et appelé, lui-même sur la base de son attitude active de vis-à-vis « De la puissance qui relie tous les êtres, /Se libère l'être humain qui triomphe de lui-même » (Goethe, *Les Mystères*) : ».

5 Au sujet du mot *ādāmāh*, voir la clef linguistique au sujet du AT dans la *Elberfelder Studienbibel*, Witten & Dillenburg 2015, p.1784.

6 Pour l'Ancien Testament, je suis la Bible Zürcher, dans l'édition de 2007.

7 Voir Gérard Klockenbring : *Genesis : Mysterienmotive in dem Alte Testament [Genèse. Motifs des Mystères dans l'Ancien Testament]*, Stuttgart 2000, p.72,

8 Dans : *Die erste Menschengesellschaft nach dem Leitfaden der mosaïschen Urkunde. [La première société humaine selon les éléments des documents mosaïques.]*

9 Ainsi traduit par Marin Buber *Die fünf Bücher der Weisung [Les cinq livres de la sagesse]* traduit en allemand par Martin Buber, Heidelberg 1987, p.13 (**Gen 2**).

10 Jusque-là il n'y avait eu qu'une démarcation « morale » centripète : le commandement de ne pas manger de l'« Arbre de la connaissance du bien et du mal » (**Gen 2**, 17), l'arbre qui est en train de grandir « au beau milieu au jardin », à côté de l'« Arbre de la vie », (**Gen 2**, 9).

11 Manifestement, Paul fut aussi un de ces « triomphateurs » : « Je sais un homme vivant dans le Christ [qui voilà quatorze ans, est-ce dans son corps, je ne sais, est-ce hors de son corps, je ne sais, Dieu le sait,] un homme qui a été enlevé jusqu'au troisième ciel. Et je sais que cet homme-là, est-ce avec son corps, est-ce sans son corps, je ne sais, Dieu le sait, a été enlevé vers le paradis et a entendu des paroles indicibles qu'il n'est pas permis à l'homme de dire. Je me vanterai d'un tel homme mais je ne me vanterai pas de moi, sinon de mes faiblesses... (**2 Cor. 12**, 2-21) [Comme l'a bien montré José Dupré dans son ouvrage : *Catharisme et Chrétienté, la pensée dualiste dans le destin de l'Europe*, Paul assume une responsabilité énorme dans le début du Christianisme d'église, *ndt*]

Le jardin clos

Dans le Cantique des cantiques, attribué au roi Salomon, il est question d'un « double » jardin. On y chante deux amants qui se rassasient de toutes les nuances d'un amour mutuel — couchés sur l'herbe verte et fraîche et entourés des plus belles fleurs au plus noblement parfumées que l'on puisse imaginer et des fruits les plus délectables qui semblent mûrir à leurs lèvres. Frère et sœur, fiancé et fiancée, s'ils s'enfuient et se séparent l'un(e) de l'autre, c'est pour mieux se retrouver et s'ils se retrouvent c'est pour mieux s'enfuir l'un(e) de l'autre. Dans ce jeu sensuel-moral entre maison et jardin, les Monts du Liban et la ville, autour de fenêtre, porte et porche, intérieur et extérieur fusionnent jusqu'à s'embrouiller. Et donc là, au centre, se trouve aussi un « jardin clos » comme celui que connaît l'amant comme « sa-sœur-et-fiancée » et dans lequel, lui seul est invité (**Cant 4, 12 ; 5 - 1**) :

*Un jardin clos, tu es ma sœur-et-fiancée,
Une source close d'une fontaine scellée.
Ton verger aux rangs de grenadiers
Aux fruits exquis et bien dressés
où fleurissent par surcroît le héné,
nard, crocus, calame et cannellier,
toutes sortes d'arbres thurifères,
myrrhe, aloès et précieux baumier.*

*« Tu es la source du jardin,
une fontaine d'eau vive, ondes du Liban.
Lève-toi Aquilon, et viens-donc Autan !*

*Souffle sur mon jardin,
Fais diffuser les parfums !*

*Je viens dans mon jardin,
ma sœur et fiancée
je cueille ma myrrhe et mon baume,
je mange les rayons de miel,
je bois mon vin avec le lait :
Ami(e)s, mangez et buvez
d'amour venez vous enivrer »¹²*

Dans ce royaume d'allusions ayant recours aux images poétiques, qui font totalement oublier les tourments de la vie sur la Terre, s'annonce un nouveau degré de l'évolution. La vie prodigue des arbres fruitiers et l'eau vive de la fontaine » ne sont plus seulement dans un jardin paradisiaque, repoussé au loin dans le passé et devenu inatteignable, mais encore ici dans l'espace de l'âme elle-même qui devient la fiancée et dans le même temps, le lieu du mariage telle forme la plus intime de la rencontre ! Dans cette intériorisation, on peut pressentir la manière dont tout être humain porte en lui un accès à la source de vie et avec cela, il peut porter la guérison en soi.¹³

Avec le Cantique des cantiques, ce n'est tout d'abord qu'un terrain préparé. L'amour, dont il s'agit, n'y trouve pas son plein accomplissement — La source en reste encore scellée.

Pourtant le motif du jardin clos resurgit sous une forme métamorphosée dans Le Nouveau Testament, au commencement de l'Évangile de Luc, dans la réponse de Marie à l'accueil d'Élisabeth, connue aussi comme le magnificat. Elsbeth Weymann, fiat commencer sa traduction aux aspect hymniques ainsi : « Mon âme prépare un espace au Je-Suis... » (**Luc 1, 46**). Ainsi place-t-elle moins au premier plan le but sur lequel l'âme est orientée (Luther et d'autres [y compris Michel Léturmy dans l'édition de La Pléiade, *ndt*] traduisent : « Mon âme célèbre l'hymne au Seigneur ») que plutôt l'activité intériorisée de Marie. Weymann écrit à ce propos : « L'hymne débute par le mot

12 Traduction allemande d'après une traduction de Rolf Umbach : *Deine Liebe ist süßer als Wein. Das Hohelied kabbalistisch gelesen [Ton amour est plus doux que le vin. Le Cantique des cantiques lue au travers de la Kabbale]*. Stuttgart 2005 [La traduction française ici est inspirée de celle de Édouard Dhorme aux éditions de La Pléiade.]

13 Jérémie renvoie dans une direction analogue, lorsqu'il prophétise que l'âme d'Israël, du peuple élu sera « comme un jardin irrigué. » (**Jer 31, 12**).

megal'ine qui signifie « agrandir, élargir ». « Préparer un espace » rend ceci, me semble-t-il, aussi plus naturel à partir de la signification tonale du terme même. »¹⁴ Emil Bock en arrive à une conception analogue quand il traduit : « Mon âme s'évase au loin pour te louer, Seigneur de la vie ».

Il semble qu'une âme si richement dépeinte dans le Cantique doit d'abord de nouveau faire le vide en elle, se purifier pour se préparer à accueillir, dans l'abandon total de soi, le sublime Fiancé sous la forme de l'Enfant. En partant de cette idée, il est dit dans le pèlerin chérubinique d'Angélus Silesius :

« Je dois être Marie / et mettre Dieu au monde / Puisse-t-il éternellement me préserver la qualité d'âme.



À partir de ce contexte rempli du mystère entre le Cantique des cantiques avec son jardin clos et la conception mariale immaculée [c'est-à-dire ici, littéralement ici, « sans tache », *ndt*] s'est formé au Moyen-Âge le motif de l'*Hortus conclusus*. Marie est assise dans un jardin entouré d'un mur ou d'une clôture en bois tressé, y reçoit une licorne blanche ou d'or — pour Rilke « l'animal issu de la lumière, l'animal pur ».¹⁵ Ou bien elle porte déjà l'Enfant Jésus — [Voir ci-contre la partie gauche d'un diptyque (d'un peintre westphalien inconnu) se trouvant au *Museo Nacional Thyssen-Bornemisza, Madrid*]. Dans d'autres représentations, l'invité au jardin ne reste pas seulement un observateur, mais peut jeter un regard, comme de l'intérieur du jardin, sur Marie et les êtres qui l'entourent — quand bien même il est évident qu'il ne s'agit aucunement d'un lieu terrestre (par exemple ce qu'on appelle le *jardinet paradisiaque francfortois*). Marie lui fait alors face plutôt comme l'image idéale de son âme propre. Le lieu d'ardente nostalgie peut à présent être effectivement découvert dans son for intérieur, ou bien selon le cas y être déjà préparé. Il est vrai que cela a son prix : Aussi idylliques et charmantes qu'apparaissent aussi les représentations, elles signalent presque toujours une indication sur la Passion, la mort ou le mal qui sommeille dans l'âme personnelle — que ce soit sous la forme de la rose épineuse, une croix le plus souvent insignifiante, ou bien aussi comme dans le *jardinet paradisiaque francfortois*, un dragon vaincu et un petit diable. Ainsi se signale ici la confrontation avec soi-même — avec son

soi — telle une clef pour le nouveau Paradis, en tant que source de l'eau de la vie.¹⁶

Gethsémani et le jardin du tombeau au matin de Pâques

Pendant son temps d'action sur la Terre, Christ s'est sans cesse retiré dans un jardin au pied du mont des oliviers, devant la porte de Jérusalem vers Gethsémani. Il s'y rend aussi après le repas de Passah, lors duquel il partagea le pain avec le traître, et leur parla de sa vulnérabilité à présent donnée : « mon âme est accablée par la mort... » (**Matthieu 26, 38**). Il prie instamment de veiller avec lui, et à trois reprises, trois des disciples, parmi lesquels Pierre et Jean, qui se rendront aussi au tombeau vide avec Marie-Madeleine, au matin de la Pâque. Mais ils ne cessent de tomber de sommeil, de sorte que Lui prie le Père dans une totale solitude et s'en remet totalement à Sa volonté : « fais non pas comme Je veux, mais comme Tu veux ». Ce fut comme s'il eût été désormais coupé de son origine primordiale spirituelle.

Précisément du fait qu'il renonce complètement à son propre vouloir, qu'il est définitivement un être humain et en tant que tel il est ensuite livré aussi aux sbires. Le traître Judas lui donne un baiser — et le touche ainsi d'une façon intime mais en suivant avec cela toute sa volonté entêtée. Aucun des disciples présents ne sont à la hauteur de l'Événement, tous s'enfuient et Pierre le reniera à trois reprises, comme prédit par Lui — ainsi

14 Elsbeth Weymann, à l'endroit cité précédemment, p.33.

(*) <https://www.museothyssen.org/en/collection/artists/anonymus-german-artist-active-westphalia/diptych-symbols-virgin-and-redeeming>, *ndt*

15 Dans *L'Annonciation à Marie* tirée de *Marien-Leben*, 1912.

16 Voir aussi les présentations de la Madone dans le buisson de roses, par exemple de Stephan Lochner ou bien Martin Schongauer, ou la présentation de la Madone de Grünewald de l'autel d'Isenheim qui se trouve entourée de roses et de croix. Cette dernière image saute aux yeux quand on la met en face de la grande Crucifixion de cet autel. Ainsi peut-on considérer dans un certain sens tout l'ensemble de l'autel d'Isenheim comme un *hortus conclusus* très complexe

comme au Paradis, par la *séduction* du serpent, l'incarnation de l'être humain terrestre fut introduite, ainsi la mort de l'homme devenu Dieu au jardin de Gethsémani, par la *trahison* de Judas. D'une remarquable façon ce dernier est l'ultime jardin biblique concret, qui s'est maintenu tout au long du temps et peut encore être visité de nos jours. Alors que le jardin de Pâques n'est plus découvrable que dans l'imagination.

Sur la Croix, dont la légende dit qu'elle était faite du bois de l'arbre auquel Adam avait péché, le Christ prophétise encore à l'un des deux larrons : « Aujourd'hui tu vas être avec moi au Paradis. » (**Luc 23**, 43).¹⁷ Après avoir rendu l'esprit, le cadavre fut placé dans un « tombeau neuf » qui se trouve dans un jardin à proximité de lieu du crâne [Golgotha, *ndt*] (**Jean 19**, 41)

Et dans ce jardin avec le tombeau vide désormais, Marie -Madeleine aperçoit la première, le Ressuscité — sous la forme du jardinier. Malgré ses intentions totalement pures, il lui refuse, à elle qui a pourtant cherché le cadavre, de le toucher : « *Noli me tangere* » — Ne me touches pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père » (**Jean 20**, 17) et il fait nettement comprendre avec cela que sa corporéité est devenue à présent une autre. Tout comme le commandement de ne pas manger de l'arbre de la connaissance se trouvait au seuil de la conscience terrestre, un surmontement de la simple conscience terrestre est ici ainsi signalé par l'injonction de ne pas toucher.

L'événement encadrant la mort et résurrection dans les deux jardins — celui de Gethsémani au mont des oliviers et celui du tombeau neuf, près de la colline du Golgotha — ne pourrait pas être plus différent. Dans le jardin de Gethsémani, le Christ devient totalement être humain et il se tient comme tel en face du Dieu-Père, pour lui à présent dans l'au-delà. Ainsi se livre-t-il ensuite en être humain. — Au matin de Pâques, il se donne à être reconnu comme Ressuscité par sa fidèle disciple, Marie-Madeleine, qui est à la recherche de son cadavre, pour l'embaumer. Ici divers plans de l'être s'engrènent donc ; dans l'acte de reconnaissance mutuelle se produit l'au-delà dans l'ici bas, et ainsi pour un moment la rencontre à hauteur des yeux devient possible laquelle débouche dans la charge apostolique adressée à Marie Madeleine : « Mais va vers mes frères et dis-leur que je monte vers mon Père et vers leur Père, vers mon Dieu et vers leur Dieu » (**Jean 20**, 17).

La polarité indiquée s'exprime aussi dans de nombreuses représentations picturales créatrices : Celui qui lutte avec la mort au jardin de Gethsémani est à genoux, sur un rocher surélevé ou bien, au pied d'une pente rocheuse, tandis que les disciples sont allongés plus bas. Des images de la rencontre avec Marie-Madeleine insistent par contre expressément sur la situation protégée du jardin, dans l'atmosphère de laquelle le Ressuscité s'immerge soudain. À cette occasion, il est à observer un jeu des mains fortement expressives qui s'adressent les unes aux autres.

Cela étant le Christ est le « grand Jardinier »¹⁸, qui, en tant que nouvel Adam, permet à l'être humain de ressaisir sa fonction de jardinier qui débuta dans le jardin d'Éden avec la charge de culture et de conservation et de dénomination. Dans le surmontement de l'égoïsme, il peut laisser la Terre, maudite autrefois pour l'amour de de soi, prendre part à l'acte de résurrection du Christ, car : « Toute la Création attend d'un désir ardent le dévoilement des Fils de Dieu. Car la création a été soumise à la vanité à cause de celui qui l'y a soumise malgré elle, mais dans l'attente qu'elle aussi, la Création, sera libérée de l'esclavage de la précarité pour la liberté et la gloire des enfants de Dieu. Nous savons que jusqu'au jour d'aujourd'hui, toute la Création gémit dans la douleur et... » (**Rom 8**, 19-22). À partir de la vertu créatrice de l'individu reçue dans la rencontre pudique, l'être humain rend la créature digne de considération et la libère de son anathème — comme une sorte de renouvellement de la dénomination qui apparaît à présent totalement pour l'amour de la créature. Ainsi la Terre peut-elle devenir aujourd'hui déjà le jardin du monde, la nouvelle Jérusalem qui se trouve ouverte à tous ceux qui s'adonnent au surmontement de soi.

Lorsqu'on suit l'image du jardin au travers de l'Ancien et du Nouveau Testament, un chemin commun de la Terre et de l'être humain se révèle. La nature permet la vie de l'être humain sur la Terre et elle a inversement part dans ses faits et gestes. Quant à savoir si elle peut aussi avoir part à sa rédemption cela est entièrement remis entre ses mains : veux-je me mettre à entreprendre un changement ?

Stephan Stockmar : Die Christengemeinschaft 7-8/2017 source : <https://wortgartenwerk.de/texte/>
(Traduction Daniel Kmiciek)

Cet article est né dans le cadre d'un projet de recherche, encouragé par la Société anthroposophique en Allemagne : « *Vom Hortus conclusus zum Weltgarten [Du jardin clos au jardin universel]* » voir www.wortgartenwerk.de

17 C'est l'un des trois passages du Nouveau Testament où il est question de Paradis, en dehors de **2 Cor 12**, 4 et **Apo (Rév.) 2**, 7.

18 Tel le titre d'une peinture de Emil Nolde (1840), Sprengel Museum Hannover.